

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François GIRARDIN

En patrouille (Croquis des  
frontières)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 56-59

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# En patrouille

(Croquis des frontières)

La relève du poste se faisait, silencieuse, en pleine nuit.

Ciel noir, sans étoiles, traversé parfois de quelque éclair suivi d'un grondement lointain : derniers vestiges de l'orage épouvantable qui s'est déversé, furibond, sur nos képis lourds et nos sacs paquetés au complet pendant toute la durée de la marche à la frontière. Boue épaisse, où clapotent les souliers ferrés. Bruits de faisceaux heurtés et de sacs roulant à terre. Lueurs rapides de quelques lanternes de poche. On entend la première sentinelle répétant la consigne d'une voix sourde et donnant l'orientation... « Devant nous, la vallée de la Largue ; à gauche, les positions françaises ; à droite, les positions allemandes »....

C'est ici en effet le Largin, le point le plus intéressant de la frontière suisse : un angle de notre territoire servant de pivot à l'immense front qui s'étend de l'Alsace à la Manche...

Et l'orientation se poursuit à mots couverts dans un noir absolu, un noir épais à couper au couteau.

Les soldats de la troupe montante et de la troupe descendante ont formé au hasard de petits groupes.

Une fusée venant de la gauche décrivit un arc de cercle, puis s'arrêta, planant comme une cigogne vacillant sous le vent. Les chuchotements cessèrent et toutes les figures, blanchies par la lueur, inspectèrent le paysage : deux pentes douces, boisées, en face l'une de l'autre, enserrant une large et longue plaque de terrain fléchie, noyée de brume.

— Appointé ! et vous, fusilier D... vous êtes patrouille de liaison avec le poste I à notre droite, à une heure de marche. Vous suivez la frontière, le chemin est battu. Vous partez immédiatement. Il est minuit ; une patrouille part à cette heure du poste I et vient à votre rencontre. Vous n'avez donc que la moitié du chemin à faire.

— A vos ordres !

Puis le lieutenant nous aveugla d'un jet de lumière électrique, inspecta notre tenue et partit.

Nous étions presque inquiets. C'est qu'on racontait bien des histoires.... Quinze jours auparavant, une patrouille munie d'une lanterne suivait la frontière gauche, longeait des positions françaises, et arrivait en terrain découvert en vue des Allemands

campés à 300 m. de l'autre côté. Une fusillade partit des lignes allemandes qui croyaient avoir affaire à une patrouille ennemie. La patrouille s'abattit dans l'herbe, éteignit sa lanterne et put continuer. Depuis, interdiction aux patrouilles de se munir de lanterne. Et les balles perdues ! Et les obus éclatés, en cet endroit ! On ne pouvait déjà plus les compter sur ses dix doigts. Et hier encore, une patrouille avait aperçu deux ombres, une grande et une petite, se faufiler dans les arbres. Au cri de halte ! personne n'avait répondu, mais les deux ombres s'étaient immobilisées. La patrouille avait tiré... pas un cri, pas un froissement... plus d'ombres... Etait-ce erreur ? La certitude des témoins avait pourtant motivé le placement d'une sentinelle double.

— On est frais, me fit D... On n'y voit goutte et de la boue à s'enliser jusqu'aux cheveux. Heureusement que j'ai des allumettes !

— Et moi un reste de bougie.

Tant que dura la bougie tout alla bien, mais, elle était si courte ! Le sentier s'engouffrait dans une forêt marécageuse, pleine d'arbustes et de ronces. Formé souvent de rondins juxtaposés, il suivait la frontière marquée par une ligne de fils de fer barbelés auxquels s'attachaient tous les deux cents mètres un placard de toile rouge et blanc. On apercevait de tous côtés des défenses de barbelage. Des buissons de ronces en recelaient, presque invisibles, traîtreusement.

On se hâtait pendant que la bougie, fixée au bout d'une baguette, fondait rapidement, activée par le vent. D... était un petit gras, la tête grosse, les yeux bleus-verts presque sortis de leurs orbites, la bouche largement fendue laissant place à deux grosses dents verdâtres gracieusement étalées sur le bord de la lèvre inférieure. Il suait, soufflait, loin encore pourtant d'être rendu.

Puis, lentement, la bougie qui n'était plus qu'un bout de mèche grasse, s'éteignit. Ce fut le noir absolu traversé du bruissement de la forêt. Nous nous recueillîmes quelques secondes, dilatant les pupilles.

— Gardons nos allumettes pour les instants critiques !

On se mit en marche, tâtant des pieds le chemin, les coudes écartés, les mains devant les yeux pour les préserver des gifles fantastiques que nous distribuaient les branches de sapin.

On n'aurait pu égrener un chapelet de secondes que déjà je glissais et tombais assis. Une cuvette de fraîcheur intense m'indiqua que je trempais dans une mare. De tous côtés devaient

fuir des grenouilles, car c'était dans l'herbe comme un bruit de patrouille qui rampe.

— T'as entendu ? fit D... frottant une allumette. Ne m'ayant pas vu tomber, il croyait déjà à quelque surprise sinistre. Je vis à la lueur tremblotante sa bouche laide se distendre en un rire énorme ....« moi qui croyais que c'étaient les Boches ! »

La boîte d'allumettes presque entière s'employa à retrouver le chemin. Allumettes, soufflées d'un coup de vent, allumettes mouillées, allumettes cassées ! Quelle rage ! que de malédictions ! Vint la dernière allumette, plus précieuse pour nous que la dernière cartouche qu'on empoche pour n'avoir pas la tentation de la brûler trop tôt.

Une fusée cingla de la gauche. La forêt s'illumina. Notre chemin apparut ; les rondins mouillés qui le formaient s'établèrent sous la lueur comme une nappe de baïonnettes d'argent. On se précipita pour faire le plus de chemin possible avant l'étouffement de la fusée. D... y alla d'une telle furie qu'il trébucha, s'étendit, assommant le sol de toute sa poitrine et de tout son ventre. Ce fut aussitôt le noir complet tandis qu'un claquement de mitrailleuse nous faisait tressaillir ; le tonnerre formidable d'un canon de gros calibre lui répondit. Le son se prolongea longtemps dans la forêt, courant de feuille en feuille, semblable au cri plaintif et douloureux d'un enfant. Puis, plus rien... plus rien que D... qui tâtait son fusil dans l'eau et beuglait sa colère.

On continua, tombant, glissant, s'écorchant les doigts, les oreilles fouettées, embrassant les sapins et les hêtres en de sentimentales effusions. « Drolatique, l'amour à la frontière ! » s'exclamait D... C'était des culbutes sur des troncs d'arbres, parfois dans un treillis barbelé mêlé de ronces qui s'acharnaient à nous griffer. Puis un coup, ce fut la planée magistrale, tous deux donnant d'un élan furieux, tête baissée, contre une paroi de barbelage.

— Halt !

Le mot fut prononcé d'une voix criarde, sèche, étrange. J'entendis en même temps le tic-tac bref d'un fusil qu'on armait. Notre bravoure s'évanouit. Le sang se figea dans nos veines, je criai précipitamment : « Schweizer !... Patrouille ! » deux mots allemands qui heureusement jaillirent assez tôt des profondeurs nébuleuses de ma mémoire pour se trouver à temps sur mes lèvres. Avec quelle gratitude j'ai béni, en cet instant tragique, la douce férule qui, à St-Maurice, avait pris peine à me germaniser un lobe du cerveau !...

L'Allemand s'approcha, darda sur nous les rayons de sa

lampe électrique qu'il portait suspendue au cou. Il dut nous trouver extraordinaires : l'uniforme plaqué de boue, la figure sabrée d'égratignures. « Er hielt sich den Bauch », comme il est écrit dans Hermann et Dorotheé... De longtemps il n'avait dû se payer une aussi large goutte de bon sang.

— Et le retour ? questionnaient, le lendemain, les camarades à qui D... racontait l'aventure.

— Eh ben ! les zigs du poste nous sont tombés dessus tandis qu'on blaguait avec l'Allemand. Sans lanterne comme nous, sales comme nous, ils s'étaient tournés du côté de la lumière, comme des tournesols. Le retour ! Tu connais les billets aller et retour ? As-tu déjà vu une différence entre l'aller et le retour ? Idem pas vrai ?... Est-ce stupide ! Patrouiller sans lanterne ! Tu prends les lièvres pour des patrouilles, tu te déchires les mains sur un tronc d'arbre croyant taper sur l'épaule à un déserteur... ne me parlez plus de patrouiller dans ces conditions...!

— Et la dernière allumette ?

— Elle est encore dans ma poche. C'est que... on aurait pu trouver pire.

— Et alors ?

— Alors... on aurait mis le feu aux poudres, parbleu !

François GIRARDIN.